

Portier: un métier "dangereux INGRAT ET MAL VU"

► Responsable d'une centaine de videurs, Isabelle Grandville connaît les risques du métier et les préjugés dont il souffre

► Les fusillades qui ont endeuillé le monde de la nuit ces dernières semaines ont également marqué l'opinion publique. À Lille, deux morts et sept blessés, à Cambrai, dix blessés.

Depuis 2001, après avoir tenu une discothèque pendant plusieurs années, Isabelle Grandville a lancé deux entreprises de gardiennage et de sécurité. Cette Bruxelloise de 50 ans est res-

ponsable de plus d'une centaine de portiers, videurs et sorteurs, surtout à Bruxelles, mais également à Anvers, Huizingen et Charleroi.

Le métier, elle le connaît sur le bout des doigts. Et regrette qu'il souffre d'une mauvaise réputation. "Les agents de sécurité sont très mal vus dans le secteur du gardiennage. On les voit comme des têtes brûlées. Mais bien sûr qu'il faut avoir une certaine force et un charisme pour contrer des jeunes qui boivent de plus en plus, des clients qui sont munis, au fil des années, de plus en plus d'armes."

Un métier ingrat aussi car "quand la discothèque est vide, on reproche aux sorteurs d'avoir trop sélectionné" - un acte qui, elle le rappelle, est interdit, à part si le client refuse d'être fouillé, "mais les plaintes aboutis-

sent rarement".

Et si une bagarre survient, "on leur reproche de n'avoir pas assez bien filtré les clients !"

La directrice de l'entreprise Safe-T First regrette que "les palpations du corps, pour détecter d'éventuelles armes, l'un des seuls pouvoirs des videurs, ne soient pas ou très peu acceptées par les bourgmestres. Car oui, ces derniers doivent donner leur accord !"

UN ACCORD QUI AJOUTE à la tonne de paperasse à remplir pour un seul contrat, lors d'une seule soirée... "Que tout ait été réglé, notamment par la loi Tobback, c'est très positif car il y avait de nombreuses dérives - travail au noir, surplus de violence, etc - dans les années 80 lorsque les patrons choisissaient eux-mêmes leurs gardes. Mais l'administratif que cela implique est bien trop lourd !"

À présent, les portiers, "bien plus polis et accueillants qu'auparavant", doivent pouvoir présenter des attestations et la carte d'identification délivrée par le ministère de l'Intérieur.

Sans compter les formations complémentaires au métier de portier, qui peuvent coûter jusqu'à 1350 €. Néanmoins, elle les estime nécessaires, tout comme certains atouts: "Une force physique, assurément, mais surtout une maîtrise de soi".

Outre la surveillance aux portes lors de soirées et événements, Isabelle Granville remarque que de plus en plus de commerces en redemandent, ainsi que les hôtels. "Ce n'était pas le cas auparavant. La semaine, mes portiers tra-

vailent devant des bijouteries de luxe, des magasins de prêt-à-porter... C'est une autre forme de clientèle, qui craint énormément pour sa sécurité..."

Quid des risques du métier ? "C'est un métier très stressant. Mais on ne manque pas d'agents, loin de là. C'est juste qu'il faut répondre aux critères. La dangerosité dépend aussi du timing et du lieu..."

AINSI, LES SOIRÉES du nouvel an, "c'est l'enfer au centre de Bruxelles, trop de monde et trop de gens éméchés. Le 1^{er} janvier dernier, alors que le service de mes portiers commençait à 21 h, j'en avais déjà un à l'hôpital à minuit !"

Toujours pendue à son téléphone, elle s'inquiète pour eux.

L'on a atteint le paroxysme de la violence le 12 juin 2010. Des portiers (dont Jeff, l'un de ceux employés par Isabelle) ont fait face à une rafale tirée par deux hommes armés de kalachnikovs.

Une nuit durant laquelle elle n'a pas pu fermer l'œil. Comme bien d'autres...

F. Sc.



"Jamais sans mon gilet pare-couteau"

Il ne nous dira pas où exactement mais Emmanuel (voir ci-contre) s'est fait agresser dans le cadre de son boulot. C'était lors d'une bagarre au couteau, il y a deux ans, devant un établissement bruxellois. Depuis, il ne travaille jamais sans son gilet pare-couteau, sorte de gilet pare-balles suffisamment résistant pour pouvoir résister aux pointes des armes blanches. Avec, il dit se sentir beaucoup plus en sécurité.

R. Le.



► Ce gilet permet de parer les coups portés à l'arme blanche.

"DES INSULTES, des menaces de mort, DES CRACHATS"

► Francesco et Emmanuel, dix ans de métier, sont chargés de la sécurité de Madame Moustache

► Minuit, quai au Bois à Brûler, dans le quartier Sainte-Catherine, à Bruxelles. Les guindailleurs du samedi commencent à se presser devant l'entrée de Madame Moustache. Ovni du monde de la nuit débarqué il y a plus de deux ans, cet endroit fait désormais partie des adresses incontournables des noctambules bruxellois.

Dans un décor circassien et une ambiance bon enfant, les soirées à thème sont reines et surtout variées. À la fois boîte de nuit et café, cet endroit est difficilement étiquetable et c'est justement son mystère qui plaît à une clientèle tout aussi difficilement étiquetable : internationale, bobo mais pas que...

Voilà pour le côté face. Côté pile, le lieu a suscité une polémique dans le quartier il y a un an et demi. Les gérants ont été accusés par les voisins (des restos et des hôtels) de créer de

l'insécurité sur la place, une fois 4 h sonnées et les portes de Madame Moustache closes. Victime d'incivilités et lieu de bagarres, la place s'apparentait aussi à un urinoir à ciel ouvert.

À L'ÉPOQUE, LES AGENTS de sécurité ne pouvaient rien faire, sauf appeler la police si ça dégénérait. "Ce n'est pas toujours simple à évaluer. Sur la voie publique, on ne peut pas intervenir; on joue notre carte (Vigilis, NdLR)", nous explique Francesco. Mais parfois, on peut se retrouver dans des cas où l'on risque d'être accusé de non-assistance à personne en danger. D'autres fois, quand on intervient, on nous dit qu'on n'aurait pas dû car c'est la loi qui le dit."

La loi, justement, ne les autorise pas à faire grand-chose. "Cette carte nous impose une série de règles et, en général, nos clients le savent. Par exemple, on ne peut pas demander la carte d'identité. Certains, du coup, abusent, provoquent. Ils savent pertinemment bien que l'on ne peut agir qu'en cas de légitime défense", avance Francesco, qui souhaiterait voir leurs marges de manœuvre augmentées, comme la possibilité d'expulser quelqu'un.

De la provoc ? "Des insultes, des menaces de mort, des crachats, parfois", enchaine Emmanuel. Pour l'heure, c'est calme. Les deux videurs saluent les habitués. "On connaît les gens. En général, on sait comment ils se compor-

tent."

L'ambiance est détendue et comme chaque week-end, les barrières Nadar arrivent à contenir le flux des fêtards qui arrivent de plus en plus nombreux.

LES DIFFICULTÉS, C'EST souvent plus tard, lorsque les portes sont sur le point de fermer, l'alcool et/ou la drogue aidant. "On détecte très vite les gens qui sont sous influence. On dit simplement bonjour, on les accueille. Et on voit comment ils réagissent."

Pour Emmanuel et Francesco, le plus important est de rester diplomate. "Parler, c'est essentiel."

R. Le.



► Pour Emmanuel et Francesco, le plus important, c'est communiquer. © LECOCC

45
Un sorteur est payé entre 35 et 45 euros de l'heure, le maximum un samedi en soirée



» Jeff tient à souligner que la réglementation autour des métiers de la sécurité fut "primordiale". © BAUWERAERTS

Face à des gars armés DE KALACHS au Fiesta Club

» Jeff, 45 ans, est connu dans tout le secteur, à Bruxelles. La violence et les menaces, il connaît

» Jeff, 45 ans, a le métier de portier dans la peau. C'est ce qu'il aime le plus faire. Lui qui est en couple depuis plus de dix ans, il ne compte certainement pas prendre sa retraite, malgré les difficultés, malgré les horaires. "C'est clair que c'est un métier stressant, où l'on est constamment pris à partie avec des clients qui ne comprennent pas toujours nos décisions et sont parfois très agressifs, raconte-t-il. Mais le principal, c'est le mental : 98 % de notre métier se passe dans la tête. Savoir bien réagir, calmement, quoi qu'il arrive. Rester maître de soi face à n'importe quelle situation."

LES COUPS ET LES MENACES, Jeff connaît. "C'est un choix, de faire ce métier, alors on accepte".

Lui qui travaille la semaine pour une bijouterie de luxe, il n'a pas peur de faire portier au centre-ville. "C'est clair que je connais des collègues qui ont déjà arrêté, la pression était trop forte. Le centre-

ville, on sait que c'est chaud, notamment au *Délirium*, où tout est ouvert et toutes sortes de gens peuvent rentrer".

Certains, dans l'entreprise, y réfléchissent d'ailleurs à deux fois avant de signer un contrat au centre. Lui qui travaille et a travaillé au *Louise Gallery* et au *Fiesta Club*. C'est dans cette dernière boîte qu'il a vécu le pire.

"Se retrouver face à deux mecs au volant d'une voiture, armés de kalachnikovs, et se faire tirer dessus à plusieurs dizaines de reprises... J'ai repassé la scène durant plusieurs nuits les jours d'après. Quel cauchemar!" L'homme a tout de même eu une balle qui lui a sifflé dans les oreilles. "J'ai saigné et pensé que j'avais été touché. Ce ne fut qu'un bris de verre qui avait entaillé mon crâne..."

Comment se relever après une telle agression ? "On passe au-dessus. Et on se rassure en se disant que cela n'arrive pas tous les jours..."

F. Sc.

"En France, on sort facilement les couteaux"

"Les portiers ont des statuts différents en Belgique et en France", nous indiquent les deux sorteurs. Une différence de statut qui s'explique entre autres par la carte Vigilis détenue par les Belges.

Si la manière dont les videurs exercent leur métier diffère de part et d'autre de la frontière, le comportement des clients serait également distinct, aux dires de Francesco et Emmanuel.

CE DERNIER, de nationalité française, travaille dans les deux pays. "Il y a des cas de violence gratuite très fréquents en France. On frappe un peu trop violemment les portiers. Et on sort facilement les couteaux", explique-t-il.

Et de poursuivre, "souvent, les Français qui sortent en France sont surpris par la gentillesse des sorteurs, ici. En France, le climat est tendu; on ne parle pas avec les portiers."

R. Le.

"CERTAINS sont de véritables COW-BOYS"

» Les sorteurs des discothèques belges vivent avec le stress des agressions

» Au vu des événements récents, on pourrait croire qu'il est risqué de sortir en boîte de nuit chez nos amis français ces derniers temps. Mais qu'en est-il chez nous ? À quoi sont confrontés les videurs qui travaillent en Belgique ?

C'est ce que nous avons tenté de comprendre en interrogeant Willy (prénom d'emprunt), quatorze ans d'expérience au compteur dans de nombreuses boîtes du Tournaisis le week-end et dont le métier principal est agent de sécurité dans un institut de défense sociale.

Quelle est la motivation d'exercer une telle fonction à risques le week-end ?

"Je fais cela en premier lieu pour l'argent, comme tout le monde ! Mais j'ai continué dans cette branche car j'appréciais la manière dont les sorteurs travaillaient quand

j'allais en boîte. Il y avait un vrai dialogue avec la clientèle et l'ambiance était complètement différente."

Mais l'ambiance a changé du tout au tout avec le temps.

"Pour les agents de sécurité, il y a la réglementation qui a évolué, mais pas toujours dans le bon sens. Pour effectuer ce travail, il y a de nombreux critères à remplir pour respecter la loi Tobback. Et cela coûte presque 2.000 € pour avoir cette carte qui nous permet de fournir nos services. Auparavant, on mettait uniquement des gros bras qui étaient connus dans la ville et qui étaient respectés. Maintenant tout le monde peut officier à la porte ou en salle."

SELON NOTRE interlocuteur, il y aurait aussi certaines dérives. "Le fait d'obtenir cette carte donnant accès à la profession a fait de certains de véritables cow-boys. Ceci a pour conséquence que les gens n'ont plus autant de respect et n'ont plus peur des sorteurs comme autrefois."

Notre interlocuteur constate aussi un changement dans le comportement des fêtards qui se montrent de plus en plus violents en cas de différends entre eux. "Avant, lors d'une bagarre, les personnes se frappaient puis, parfois, buvaient ensuite une bière ensemble. Maintenant, les gens prennent leur GSM et appellent du renfort. Ce qui ne fait qu'envenimer la situation".

Un autre constat est que bon nombre arrivent déjà éméchés en boîte. "Ils boivent

chez eux ou alors ils sont passés par les night-shops. L'alcool et la drogue sont des fléaux, tout comme certains qui viennent en groupe uniquement dans le but de provoquer des incidents".

LES ÉVÈNEMENTS de l'autre côté de la frontière poussent le personnel de sécurité à la méfiance. "Nous sommes constamment stressés ! Mais il ne faut pas croire que cela n'arrive pas en Belgique. On a déjà tiré sur la porte derrière laquelle je me trouvais. Heureusement que celle-ci était blindée. On ne sait absolument pas à qui on a affaire. Et ce qui est très grave, c'est qu'à l'heure actuelle, on peut se procurer n'importe quelle arme sans difficulté".

"Avant, lors d'une bagarre, les personnes se frappaient puis, parfois, buvaient ensuite une bière ensemble"

Et notre sorteur expérimenté d'ajouter : "Une personne en état d'ivresse ou droguée peut avoir des réactions parfois très violentes, comme sortir un couteau ou pire encore, comme l'on a pu le constater deux fois en France, revenir avec une arme. Nous devons donc être toujours sur le qui-vive."

Charly Lebrun